

La littérature maghrébine de l'émigration et la question identitaire : le cas de *Zeida de nulle part* de Leila Houari

Maghreb literature on emigration and the question of identity: the case of *Zeida from nowhere* by Leila Houari

El-houssaine AZAGGAGH

**Université Sidi Mohamed ben Abdellah- Maroc
Faculté des lettres et des sciences humaines Sais-Fès
houssineazag@gmail.com**

Reçu le : 30/04/2021, Accepté le : 17/06/2021, Publié le : 25/06/ 2021

Résumé

L'article s'interroge sur la littérature maghrébine de l'émigration en mettant en lumière le croisement des identités et des cultures à travers *Zeida de nulle part* (1985) de Leila Houari. Après avoir passé en revue deux concepts majeurs conçus comme deux thèmes quasiment présents dans le roman, à savoir la culture et l'identité, nous nous efforçons de mettre l'accent sur la dimension autobiographique dans le récit houarien. Enfin, il est question de souligner que toute tentative de la quête identitaire est vouée à l'échec. Chose qui mène, au bout du compte, à croire en l'importance de la diversité et, partant, à jouir d'une identité plurielle qui ne saurait se réaliser qu'à travers l'acte d'écrire.

Mots-clés : littérature -origines-écriture-intégration- errance-déception.

Abstract

The article examines the Maghreb literature of emigration by highlighting the intersection of identities and cultures through *Zeida de nowhere* (1985) by Leila Houari. After reviewing two major concepts conceived as two themes almost present in the novel, namely culture and identity, we endeavor to emphasize the autobiographical dimension in the Houarian narrative. Finally, it is a question of emphasizing that any attempt at the quest for identity is doomed to failure. Something that ultimately leads to believing in the importance of diversity and hence to enjoying a plural identity that can only be realized through the act of writing.

Keywords: literature - origins - writing - integration - wandering - disappointment.

Depuis plusieurs années, en parallèle avec l'émergence de nouvelles littératures, on assiste à la multiplication des termes critiques qui tentent de baliser le champ littéraire pour rendre compte de la variété de la production mondiale. La notion de littérature d'émigration est en fait d'emploi récent, portée par le vaste intérêt pour les minorités et de façon plus générale pour l'altérité qui caractérise la recherche des trente dernières années. Il est certes difficile de repérer le moment exact où a émergé cette notion. En France c'est avec la parution des premiers ouvrages réservés à la littérature de l'émigration que cette notion a été mise en lumière au niveau littéraire.

La valeur de cette littérature émane du fait qu'elle s'intéresse à des questions telles que la quête identitaire. C'est aussi son évocation des difficultés d'adaptation de certaines populations qui fait d'elle une littérature de grande envergure.

Il est à signaler que l'émigration est un thème récurrent dans la majorité écrasante des romans inscrits dans la littérature maghrébine de langue française. C'est à partir des années 50 que l'émigration devient déjà un des thèmes les plus importants du roman maghrébin, et pourtant rares sont les écrits qui s'intéressent à cette question avant les années 80. Dans ce sens, l'émigration ne deviendra effectivement pensable, pour le roman maghrébin, qu'à partir des années 80, même si la question demeure en quelque sorte présente, d'une manière ou d'une autre, depuis la naissance de ladite littérature maghrébine d'expression française.

Qu'est-ce que la culture ? Que peut signifier l'identité ?

Telles sont donc les questions auxquelles nous allons essayer de répondre à la lumière de la lecture de *Zeida de nulle part* de Leila Houari.

Quand on est déraciné à cause de l'émigration, on éprouve souvent une crise d'identité, résultant du désordre de la confrontation de la nouvelle culture contre la culture d'origine. Même si le retour se fait, on ressent de tant de façons un sentiment d'errance, car la culture d'origine devient étrangère. Ce même sentiment devient de plus en plus fort car le retour aux origines n'est souvent qu'un mirage et que l'intégration dans le pays d'origine s'avère une illusion. Cependant, pour les enfants des émigrés cette situation s'empire quand ils grandissent dans l'incertitude de l'espace entre deux cultures, deux langues et deux identités.

En s'interrogeant sur la crise identitaire, Isaac Yetiv met l'accent sur le devenir d'émigrés victimes de crise identitaire en disant :

« Comme le malade, l'homme en proie à la crise d'identité lutte farouchement, guidé et soutenu par le même instinct de conservation. Il triomphe il recouvre sa santé et son identité et sort de ce combat, immunisé et enrichi ; s'il échoue, il disparaît ; le malade meurt et l'homme marginal, à cheval entre

deux cultures, l'hybride culturel, perd totalement son identité, n'ayant pas réussi à concilier les deux parties de son être meurtri qui se sont rageusement disputé son allégeance. Il n'appartiendra plus à rien ». (Yetiv, 1989 :80-81).

Le choc culturel peut s'avérer comme ce droit de refus à l'appartenance. Chose qui exige, face à ce phénomène de double exclusion, l'ouverture d'un nouvel espace ou d'un « non-lieu » pour l'identité.

Dans *Zeida de nulle part*, le personnage principal, Zeida, fille d'émigrés marocains, se sent piégée entre la culture de ses parents et, partant, de son pays natal et la culture dans laquelle elle est élevée. Déchirée donc entre deux pays, deux langues, deux cultures, Zeida, l'héroïne du roman, incarne le drame identitaire de toute une génération qui n'a pas de place, qui habite un espace hybride et indéfini. Définie par Leila Houari, elle-même, comme fille de l'exil, Zeida vit à Bruxelles, mais rêve le Maroc de ses parents. Absente et muette, la ville européenne étouffe et mortifie la créativité et l'imagination de l'adolescente. Étrangère en occident, Zeida cherche ses racines au Maghreb, dans le petit village agricole de sa famille, car le retour au pays natal signifie, pour Zeida, se sentir chez elle.

Comme le titre le montre, Zeida est une fille de nulle part. Elle n'est ni belge ni marocaine. Elle vit aux marges de ses deux cultures et, partant, c'est une nouvelle identité qui est née. Pour la plupart des écrivains maghrébins de l'émigration, le récit romanesque peut s'avérer comme un support idéal permettant d'évoquer leur propre vécu. Dans ce sens, Leila Houari s'efforce, à travers *Zeida de nulle part*, de mettre en lumière son expérience de femme écrivaine qui cherche une identité beaucoup plus complète. C'est cette quête, en effet, qui l'amène à explorer son pays et sa culture d'origine.

Ancrée dans la culture occidentale et imprégnée de l'imaginaire du pays perdu, par-delà les frontières, Leila Houari a voulu partager son expérience et écrire l'histoire transposée de son itinéraire de femme oscillant entre deux cultures et deux identités divergentes.

Elle parvient à montrer dans son œuvre les tensions qui sont créées par le conflit culturel qui naît de la situation des Maghrébins vivant en Europe et en France en particulier. Son travail est mu par le désir de réveiller ces tensions dans la conquête d'une nouvelle identité et, encore plus, de révéler sa propre identité. Dans *Zeida de nulle part*, le lecteur se voit transposé dans un univers où langues et civilisations s'interpellent.

Le nom féminin de la narratrice Zeida véhicule littéralement le nom de « celle qui est née ». Lorsqu'on additionne ce dernier sens au segment qui le suit, le titre prend la tonalité insoupçonnée de celle qui est née de nulle part. Dans le cadre de l'interprétation onomastique toujours, le nom peut revêtir un second

sens ; Zeida peut signifier « celle qui est de trop ». Le nom renvoie essentiellement à l'aspect tragique de l'expérience de l'émigration.

« Une ombre me poursuit, me bloque, et je crois bien que toute ma vie sera tatouée. J'ai voulu rejeter mon histoire, et voilà qu'elle me poursuit, me harcèle, me rit au visage et me laisse perdue.

-Non je ne suis pas arabe, je ne suis rien, je suis moi (...) quand on est né ailleurs on n'est plus rien ». (Houari, 1985 :39).

Dans son récit *Zeida de nulle part*, Leïla Houari se penche sur une transposition autobiographique de son propre vécu ou de son expérience personnelle. Ledit récit met en exergue un certain périple propre à l'écrivaine Leïla Houari qui refuse d'appartenir à un contexte géographique déterminé : de nulle part, elle survole les frontières et les limitations territoriales.

Si la structure narrative demeure simple à travers la distribution du récit en deux parties sans une charnière apparente, la dimension énonciative, elle, se veut par contre plus complexe avec l'insertion d'un narrateur à la troisième personne du singulier qui raconte la vie de Zeida à Bruxelles et à Taza, ville natale de la protagoniste. Deux « je » s'entremêlent, en même temps, dans la narration pour raconter respectivement leur passé. C'est le cas, d'une part, de la mère de Zeida et d'autre part, celui de Zeida elle-même qui partage avec le lecteur son voyage de retour à Taza et son séjour chez sa tante. À cette structure énonciative s'ajoute un certain nombre de fragments dialogiques très significatifs, voire très expressifs.

Le voyage qui permet d'effectuer la traversée du continent européen favorise le déplacement d'un nord gris, symbole de cette terre de l'exil où elle sera toujours une étrangère, vers un sud lumineux, presque torride, mais chaleureux et accueillant.

Pourtant, le parcours des terres continentales dans les deux sens ne fait que maintenir le sentiment d'être toujours étrangère et donc de nulle part. Dans ce roman houarien, le lecteur est confronté au thème de la fuite, acte désespéré partagé par d'autres personnages de la fiction maghrébine.

« Étrangère voilà ! elle se sentait tout bonnement étrangère, il n'avait pas suffi de revêtir une blouza, de tirer l'eau du puits pour devenir une autre (...) personne n'a pensé un seul instant qu'elle était sincère, qu'elle voulait effacer, faire une croix sur son passé (...) elle avait fini par se convaincre aussi, le choix de s'être retirée de tout ce qui pouvait lui rappeler l'Europe n'avait fait qu'accentuer les contradictions qui l'habitaient ».
(Houari, 1985 :74)

L'évocation des sentiments dans le texte de Leïla Houari revêt un aspect particulier à travers le recours à l'emploi des phrases simples, courtes, voire saupoudrées d'exotisme grâce à l'imbrication ou l'insertion dans le texte des

termes issus de l'arabe. Cela d'un côté. D'un autre côté, ceci ne fait qu'évoquer à l'infini les deux langues et les deux cultures qui s'entremêlent dans l'existence de l'auteure. En outre, le récit de Houari a un certain nombre de points communs avec les écrits de ses homologues maghrébins issus de l'émigration, dans la mesure où elles traitent, à leur tour, des questions telles que les origines, la famille, les banlieues, la délinquance, l'errance et bien sûr la quête identitaire.

Dans le cadre de sa recherche de l'identité, Zeida, l'héroïne de Houari, déçue par la réalité qu'elle trouve en Europe, cherche sans cesse sa culture d'origine. Cette quête de l'identité semble compliquée par les questions de genre et de statut réservé à la femme dans les sociétés traditionnelles. De ce fait, sa vision nostalgique du Maroc sera brisée suite à son arrivée au village. Consciente de sa situation d'étrangère en rapport avec les villageois, Zeida trouve que sa place n'est plus dans le village marocain. À Bruxelles non plus. La tentative du retour de Zeida aux origines se clôt par l'échec qui pousse celle-ci à prendre conscience de sa différence. Les villageois savent qu'elle restera toujours une étrangère et que, tôt ou tard, elle repartira. Ce sont donc ces préjugés qui écrasent l'enthousiasme du personnage central et rendent sa mission impossible. Watani, le camarade-confident de Zeida, au village de ses parents lui dit :

« Tu crois que l'amitié entre hommes et femmes c'est possible, moi je ne connais pas d'homme qui ait une amie femme, surtout dans ce pays où les femmes et les hommes vivent chacun de leur côté ». (Houari, 1985 : 61).

Watani, nom arabe, signifie ma patrie ou ma nation. Symboliquement parlant, ce nom est significatif, dans la mesure où il évoque le pays d'origine. Qui dit pays dit traditions, normes et valeurs. Ce personnage qui fait son apparition au milieu de l'histoire bouleverse, à nouveau, le parcours de l'héroïne, mais cette fois-ci de façon positive.

« Zeida était heureuse, chaque instant était une figue mûre qui éclatait de fraîcheur, elle aurait voulu que le temps s'arrête là, sur ce petit groupe qu'elle aimait et que l'histoire fige cette image à tout jamais dans un livre de contes ». (Houari, 1985 : 59).

En effet, ce lien qui commence à s'instaurer entre Zeida et Watani, constitue un élément primordial dans le cadre de son séjour au pays d'origine. Mais, il s'agit d'une rencontre éphémère qui finira par la décision de la protagoniste de s'installer en Europe et d'assumer son sort d'émigrée ou d'exilée.

L'héroïne de *Zeida de nulle part* est une jeune femme qui rejette le foyer familial et qui sent la solitude et le vide de sa situation en tant qu'enfant de parents marocains installés en Belgique. Sa recherche pour combler le vide l'amène au côté de sa mère qui essaie de la nourrir avec des histoires de son passé et du Maroc où elle parvient à s'intégrer dans la vie simple de la communauté villageoise. Vu son absence et son éloignement, Zeida crée une image mythique d'un passé glorieux dans l'Afrique du Nord. Malgré son désir profond d'instaurer

des liens avec sa culture d'origine, suite à son arrivée, elle constate avec amertume que la microsociété du village natal de son père la rejette. Zeida découvre qu'elle est une femme qui a grandi en Europe et que, de ce fait, elle ne peut être acceptée en tant que telle. Elle est donc par la suite obligée de reconnaître que ses actes et ses tentatives d'intégration ont été motivés par sa vision idéalisée pour ses origines.

« *Elle souriait, mais ne rêvait plus...* ». (Houari, 1985 :84).

Telle est la phrase qui explique et qui permet d'anticiper sur le futur d'une certaine Zeida qui se contente, enfin, de subir son sort et d'assumer la responsabilité de son devenir. En tant qu'émigrée, Zeida n'aspire plus à s'intégrer ni ici ni ailleurs, mais elle se limite, d'ores et déjà, à occuper un espace entre les deux ; un espace incertain et indéterminé où elle est écartelée entre deux cultures différentes. La nouvelle position de Zeida est susceptible de lui permettre plus ou moins de construire une nouvelle catégorie dans laquelle elle peut s'identifier et créer un espace propre où des êtres de nulle part peuvent se reconnaître en donnant libre cours à l'expression personnelle de leurs voix. Marta Segarra explique les motivations qui président aux choix de la jeune protagoniste qui décide de faire le chemin du retour vers le pays de ses parents en disant :

« *Ce retour, qui n'est pas tel (...) puisqu'il s'agit souvent de la première visite des protagonistes à la terre d'origine de leur famille, où ils n'ont jamais vécu signifie dans tous les cas un essai de retrouver une identité stable par rapport à l'Autre* ». (Segarra, 1997 :151).

Revenue au Maroc, Zeida découvre un contexte existentiel, répétitif, rébarbatif et immuable. Bruxelles et le petit village marocain deviennent, pour l'adolescente, les symboles d'un immobilisme existentiel et d'une stagnation repoussante. Déçue par ce Maroc imaginaire qu'elle avait mythifié, Zeida admet progressivement son étrangeté et, partant, sa diversité identitaire qui l'oblige dorénavant à vivre en un état de contradictions, à la frontière des choses, à la limite entre le rêve et la réalité. Face donc à cet échec de son voyage au Maroc qui n'a pas atteint le but escompté, celui de retrouver ses repères, la narratrice devient convaincue que la vraie richesse se dissimule derrière les contradictions, le doute et l'instabilité.

Zeida incarne l'image du personnage littéraire apatride dont le seul rêve est d'être sans identité et sans nom et qui vit entre l'Orient et l'Occident, entre le Nord et le Sud, dans un espace sans frontières caractérisé par l'hybridité identitaire. Ce désir intense de s'intégrer et d'avoir une identité se transforme, à force d'être déçu, en le rêve d'être sans identité. Cet aspect de la perte identitaire ne saurait que représenter une évolution vers une identité plurielle composée de plusieurs couches culturelles et qui est plus probable à être comprise à travers la

création littéraire. Seule celle-ci est susceptible donc de permettre de jouir de cette identité multidimensionnelle.

Dans ce sens, il est évident que l'œuvre littéraire se présente tel ce support idéal pour tout écrivain souffrant du traumatisme de l'exil si l'on peut dire. Tout comme Paul Ricœur, Julia Kristeva et bien d'autres, Leila Houari s'efforce de mettre en lumière une certaine identité morcelée par l'émigration et ses effets néfastes. *Zeida de nulle part*, en tant que roman ou œuvre fictive, demeure le seul moyen pouvant permettre à l'auteure de se débarrasser de son identité douloureuse. L'écriture de ce roman est, de ce fait, un événement portant l'urgence d'une unification qui ne peut se réaliser qu'à travers la pratique littéraire.

La littérature établit depuis longtemps des liens avec le phénomène migratoire, mais ce lien se renforce encore aujourd'hui. Certes, la littérature occidentale est tramée de déplacements exiliques depuis pas mal de décennies, mais un certain nombre d'écrivains contemporains marocains et africains suivent cet élan. L'expérience de Tahar Benjelloun, Marie Ndiaye, Fatou Dioume, Alain Mabanckou et d'autres est inscrite dans ce cadre.

Même si les causes engendrant l'exil ou l'émigration sont différentes en passant d'un cas à autre, le récit jouit d'une importance extrême quant au destin du sujet émigré. Ainsi, ce dernier est censé raconter son histoire, fournir un récit de son parcours dans l'intention de se reconstituer une identité ou dans la quête d'un remède palliatif face à son expérience migratoire traumatique.

Suite à ce qui précède, l'écriture occupe une place cruciale car elle se présente comme une voie libératrice, et partant l'œuvre littéraire offre ce que Paul Ricœur appelle hospitalité et générosité. Seule la création littéraire est, à notre sens, capable d'assurer cette réceptivité active indispensable à tout sujet émigré.

Si le pays d'accueil n'est pas spacieux ou habitable pour le plus grand nombre d'étrangers, l'œuvre littéraire peut l'être au contraire du fait qu'on s'y exprime en intégrant des mots issus de toutes langues et des idées qu'on ne peut pas dévoiler dans le vécu. Bref, l'auteur peut y évoquer ses idées sans aucune censure ni crainte.

C'est à travers son roman que Leila Houari nous fait part de ses souvenirs doux et amers, ses convictions, sa condition de femme libre et sa vision particulière du monde. En dehors de ce support qui est le roman, on est face à une femme émigrée comme les autres pas du tout satisfaite ni de son existence ni de la vie qu'elle mène.

Son roman devient alors l'intermédiaire qui permet de faire entendre son sentiment de perte et d'errance. La lecture de *Zeida de nulle part* nous amène à saisir l'identité troublée et déchirée d'une certaine héroïne tiraillée entre deux cultures et deux modes de vie pratiquement différents.

L'enthousiasme qui habite l'héroïne au moment de son arrivée au pays natal s'éteint une fois pour toutes pour céder la place à des moments de doute et de malaise.

Sur le sol européen c'est la grisaille, c'est l'amertume. Cette image idyllique du pays d'accueil se transforme aux yeux de l'héroïne en une déception totale. La protagoniste est obligée de s'adapter à la société d'accueil et de ressembler aux autres. Tout cela engendre auprès d'elle une certaine nostalgie pour ses origines. Encore plus un désir imbattable d'écrire. C'est cet acte d'écrire, en fait, qui s'avère capable d'ordonner les composantes dispersées de son identité.

Comme elle est étrangère en Belgique tout comme au Maroc, l'auteure opte pour l'écriture, seul support susceptible d'admettre la dimension plurielle de ladite identité. De cette façon donc, l'œuvre littéraire se considère comme l'unique espace d'une identité plurielle.

En l'absence de la possibilité de l'intégration ici et ailleurs, l'émigration cesse d'être provisoire, mais, en revanche, elle devient définitive.

Au demeurant, face à cette difficulté d'opter pour un lieu d'appartenance, l'écrivaine est amenée à renoncer au rêve du retour qui l'habite en se réfugiant dans l'écriture et dans la mise en valeur de l'expérience de l'émigration.

Références bibliographiques

HOUARI, Leila, (1985), *Zeida de nulle part*, Paris, L'Harmattan.

SEGARRA, Marta, (1997), *Leur pesant de poudre. Romancières francophones du Maghreb*, Paris, L'Harmattan.

YETIV, Isaac, (1989), « *Acculturation, aliénation et émancipation dans les œuvres d'Albert Memmi et de Cheikh Hamidou Kane* ». Présence francophone, N°34, 73-89.